le portiQue

Le Portique
Revue de philosophie et de sciences humaines

Cahiers du Portique n°16 | 2019
Le retrait

Habib le hittiste ou la vie en retrait

Ahmed Boubeker

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/leportique/4110
DOI : 10.4000/leportique.4110
ISSN : 1777-5280

Éditeur
Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2019
Pagination : 113-121
ISBN : 978-2-916332-50-5
ISSN : 1283-8594

Référence électronique
Ahmed Boubeker, « Habib le hittiste ou la vie en retrait », *Le Portique* [En ligne], Cahiers du Portique n°16 | 2019, document 6, mis en ligne le 15 mars 2022, consulté le 19 avril 2023. URL : http://journals.openedition.org/leportique/4110 ; DOI : https://doi.org/10.4000/leportique.4110

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2023.

Tous droits réservés

Habib le hittiste ou la vie en retrait

Ahmed Boubeker

1 Habib le hittiste habitait chez ses parents. C'était au pied des ruines d'un vieux château sur la colline de Saint-Ennemond, le centre historique de Saint-Chamond, dans la Loire, qui s'était peu à peu délabré. Jusqu'à devenir le « non-lieu » des immigrés dans la ville : le quartier des cousins, comme le surnomment encore les plus anciens habitants qui ont tous entre eux des liens de parenté. Habib le hittiste, je l'ai connu il y a presque quarante ans déjà. Il n'avait rien de notre ami Benoît Goetz, et pourtant il pratiquait aussi, à son insu, une philosophie du retrait.

2 C'était un garçon sans histoire. Il avait les yeux profonds d'un poète, un visage effilé, une longue chevelure noire d'ébène. Tout en lui était d'une singulière beauté, comme embrasé de vie intérieure. Son surnom était un clin d'œil aux illusions perdues de l'indépendance algérienne : le hittiste, c'est littéralement « celui qui tient les murs » ; ainsi ont été surnommés les jeunes éclopés de la faillite du FLN, toujours à la même place, dos au mur. Quant à Habib, lui tenait les murailles du quartier des cousins, telle une sentinelle du temps jadis. Il était né en France, mais il était, comme moi à l'époque, Algérien de papiers. L'Algérie, pour notre génération, c'était d'abord la nostalgie distillée au sein maternel. Habib avait déjà seize ans la dernière fois qu'il fit le voyage en arrière, outre immigration. Mais, au-delà de la grande bleue, il n'avait rien vu, rien découvert : face au voile d'illusions de sa mère dont il était le dépositaire, son Algérie n'avait aucune indépendance. Combien de temps Habib s'est-il réclamé du pays de sa carte d'identité par simple compassion, au nom de tant de soupirs, tant de silences ? La compassion puis le respect, pour ne pas briser les rêves de retour de son père. Et il n'a pas été le seul, loin de là, son paternel, à inoculer son déracinement sur la colline de Saint-Ennemond. L'affection a touché tous les cousins de l'âge d'Habib le hittiste, lesquels ont ainsi acquis une mémoire sans les mots pour la dire. Leur Algérie était française : sentinelles d'une patrie imaginaire, dès l'âge tendre ils les ont défendues avec hargne, les murailles de leur bastion identitaire sur la colline oubliée.

3 C'est lorsque ses compères du quartier sont descendus vers la ville que son histoire s'est mise à bégayer. Lui aussi voulait partir, pourtant il a choisi le retrait. À l'âge de 20 ans,

alors que tous les autres abandonnaient le refuge imaginaire de leur enfance espiègle, Habib le hittiste était resté sur place.

4 Habib n'avait rien d'un battant. C'était un garçon des plus doux qui refusait de jouer des coudes pour entrer dans la course aux prétendants à une place au soleil de Saint-Chamond. Il avait toujours été trop sensible, et, plus que ses compagnons, il avait vécu dans sa chair les désillusions de son père. Comment aurait-il pu mimer l'insouciance de la fleur de l'âge, suivre les cousins dans leur rêve de conquête, lâchant ce qu'ils avaient de plus cher, leur propre lieu, leur refuge, pour un ailleurs vague ? Le hittiste était resté seul, car il fallait prendre sur soi pour couper le mal migratoire aux racines. Arrêter la contagion. Il avait l'intime conviction que son devoir était de rester sur place, sur la colline oubliée, pour que les autres n'oublient pas de revenir. Pour témoigner de leurs rêves d'enfants. Parce qu'une fois le cordon coupé, les cousins pourraient perdre leur seul lieu ici-bas. Perdre tout point de repère. N'est-ce pas la familiarité du chez soi ou du quartier natal qui donne tout son sens à l'habitude d'habiter, de se reconnaître d'un lieu intime sur la planète où l'on peut nicher sa conscience et ses émotions ? N'est-ce pas aussi à partir du quartier, ses maisons, que s'ouvre toute perspective du monde ? Un quartier, ce sont des visages, des bruits familiers, des odeurs, des paroles mille fois entendues qui peuplent le monde d'une rumeur bienveillante. Toutes ces choses qui restent en place, ce répertoire de routines et de valeurs immuables, c'est ce qui nous renvoie l'image d'une sécurité à toute épreuve. Même les vieilles pierres de la colline de Saint- Ennemond ont une âme : elles témoignent d'un ancrage, d'un monde de gestes et d'images qui permettent de domestiquer le chaos et l'absurde, de les garder à distance, de supporter même le pire. Pour Habib, pas de doute : c'est parce qu'ils avaient renié le quartier natal que les cousins avaient perdu leurs marques. Ils ne croyaient plus en la magie de l'enfance qui faisait de leur exil un royaume, et ils se retrouvaient paumés, déjetés comme des chiens au poil hérissé, errant entre la ville et le quartier. Il n'y avait alors plus de lieu possible. Tout était devenu incertain. Fragile. Ils ne pouvaient pas s'échapper. Et pourtant le quartier restait encore le seul refuge possible contre le rejet du monde extérieur. C'est cela le ghetto : cette béance des sources, tel un château fort en ruine.

5 Habib se disait aussi que c'est ici, sur la colline, que son histoire viendrait le chercher. À de multiples reprises, il a cru que le grand jour allait arriver. Mais entre son rêve d'évasion et son attachement au quartier, il y avait comme un abîme. Le hittiste était resté au seuil de son identité. Sur le point de vivre les choses, ou tout simplement de les dire, son esprit vacillait. À l'école, c'était pareil. L'instituteur disait de lui qu'il était trop lent. Il voyait les termes d'un problème, seulement il ne parvenait jamais à trouver la solution dans les temps impartis. Toujours des difficultés nouvelles surgissaient qui l'amenaient à renoncer. Une trop grande lucidité ou une sensibilité à fleur de peau, c'est ce qui empêchait Habib de comprendre la grammaire ou l'arithmétique. Quand on fixe trop les choses, elles perdent leur forme : des détails inconnus se font jour, et aux bords de chaque problème, la conscience de la contingence s'oppose à toute résolution. On veut raconter quelque chose mais on oublie quoi, parce que trop de choses aspirent à devenir vraies au même moment. Les mots ne sont jamais les bons et le fil de l'histoire se perd. Tout se bousculait comme ça dans la tête du hittiste. Et tout finissait par se confondre.

6 Lorsque je l'ai connu, au début des années 1980, Habib le hittiste était déjà une sorte de poète maudit coincé par le vide sidérant de son curriculum vitae. Coincé dans un décor

où il n'avait rien appris de la vie, du moins pas grand-chose de pratique. Il ne voyait même pas la nécessité de quitter la maison de son père pour répondre à des besoins tels que manger, dormir, rêver. Seul le désir des femmes aurait pu l'inciter à descendre de ses hauteurs ; mais, à propos du beau sexe, sa candeur était telle qu'il restait hors-jeu.

7 Une fois pourtant, il s'était passé quelque chose.

8 Une belle de nuit était venue chercher Habib le hittiste dans son quartier même. C'était une jeune lyonnaise en vadrouille, mariée paraît-il, seulement qui sait avec les ragots ? Une belle de nuit était donc venue le chercher, Habib, mais son corps lui fit faux bond. Pour elle, ce n'était rien qu'une petite aventure aussitôt oubliée, tandis que lui... Lui avait tout misé sur cette rencontre. Comme quoi, même sur le terrain de l'échange d'émotions et de sentiments, les gens ne sont pas égaux. Comment le seraient-ils, lorsque certains – ou plutôt certaines – peuvent provoquer, d'un sourire, d'un baiser, des catastrophes dans la tête des autres ? Des années durant, les compères du hittiste se sont moqués de lui en le traitant d'impuissant, alors que c'est l'immaturité de son désir qui était en cause. Ce qu'il voulait par-dessus tout, Habib, au point de ne plus penser qu'à ça, c'était perdre enfin son pucelage pour devenir un homme. L'enjeu était tel, qu'il n'aurait su se laisser-aller. Il avait ainsi en toute innocence placé son cerveau en coupe circuit, et son sexe ne pouvait répondre à l'appel des sens. Habib le hittiste ignorait tout du scénario du désir. Le désir entre histoire et silence, fantasme et néant. Le désir au-delà du simple besoin.

9 Je l'ai revu pour la dernière fois dans les années 90, Habib le hittiste. Toujours à sa place sur les murailles du quartier. Ses yeux n'étaient plus habités par la même lueur, et ses cheveux étaient en broussaille. Il cherchait en son cœur l'endroit où la ferveur s'était décomposée, car il ne retrouvait plus de sa dulcinée qu'une image en morceaux. Il m'a raconté leur rencontre, un soir d'été. C'était un samedi de pleine lune et la nuit venait de tomber encore imprégnée de la moiteur étouffante du jour. Comment l'avait-t-elle reconnu ? Il l'a vue fondre sur lui telle une apparition, un être éthéré, une dame blanche surgie des ruines du château, si proche, si réelle, et pourtant si lointaine, avec un sourire de fée qui illuminait le quartier. Ils ont discuté longtemps et Habib avait la peau parcourue par des vagues serrées. Lorsqu'elle l'a embrassé, les genoux se sont dérobés sous lui... et il n'a pas su la suivre plus loin. Le désir en lui, il l'a senti monter, mais il restait trop vague, presque abstrait. Habib est hanté par ce qu'il n'a pas fait ce soir là où il aurait enfin pu mettre son destin en branle. Ah ! si son corps avait répondu présent. Ce coït avorté, dont il n'avait gardé qu'un peu de dégoût dans la mémoire du corps, c'était son regret éternel. Ce qu'il n'arrivait pas à oublier. À réparer. Oui, le hittiste restait hanté par ce rendez-vous manqué. Par cette femme qui était passée, le temps d'illuminer et de ravager sa vie en même temps. Il n'avait pas su vibrer avec elle, sortir de lui-même dans une complicité charnelle.

10 Si chacun est confronté, un jour ou l'autre, au choix entre la vie devant soi et la tentation du retour en arrière, dès le départ, Habib le hittiste avait reculé.

11 Et il attendait.

12 Il attendait depuis si longtemps.

13 Ce n'est plus seulement le retour de sa dulcinée qu'il guettait ainsi, car pour lui, celle-ci était devenue une quasi-divinité dont l'absence avait institué l'attente comme mode de vie. C'est ainsi que les journées et les semaines défilaient, identiques les unes aux autres, tandis que le hittiste gardait la place sur les murailles, le regard vide, l'air

absent. Il semblait se satisfaire de ce rythme monocorde, à tel point qu'on aurait pu penser qu'il s'imaginait à l'abri de la fuite du temps qui ruine même les châteaux forts. Vivre, on ne s'imagine pas le problème pour qui demeure à la case ghetto. On n'aurait pu dire qu'il ne vivait pas, le hittiste, car il respirait et parlait de temps en temps. Mais il avait aussi l'anesthésie d'un assommé. Il dormait beaucoup, ou plutôt il somnolait, enfin, ça dépendait des jours et des nuits. Il mangeait aussi à n'importe quelle heure, quand il avait faim, un peu, jamais vraiment, et il maintenait ainsi son équilibre interne. Peut-être qu'à force de rester à distance des choses de la vie, une carapace s'installe et tout est alors embrouillé. Tout, jusqu'aux rythmes du corps. Ce qui est certain, c'est qu'au-delà des frontières de son quartier, Habib le hittiste manquait d'air.

14 Bien sûr, la plupart des cousins n'avaient que pitié pour Habib. Il s'en foutait ! « Pauvres humains, c'est vos petites peurs qui me font rire ! » : ainsi répondait-il invariablement à tous ceux qui le charriaient. À la différence des cousins, il ne vivait pas dans le regard des autres, et c'est pourquoi il n'avait aucune justification à leur apporter, aucune preuve de sa valeur à leur donner. Pourtant, est-il possible de vivre comme ça toute sa vie, planqué à l'ombre ? Jusqu'à quel point peut-on ne pas se sentir concerné ? Et comment en rester à la magie de l'enfance sans être petit à petit rongé de l'intérieur par la fuite du temps, sans que les cadavres planqués dans la tête ne se réveillent, sans être un jour chassé de son cocon et se retrouver ainsi, face à la vie nue, sans plus aucun lieu sur terre où se cacher ? Car il finit par se décomposer le secret dissimulé au fond du cœur. Tout ce qui n'est pas verbalisé comme une réponse à l'appel du monde, les pensées, les rêves, les espoirs, les situations enfouies devenues abstraites, tout ce qui n'est pas dit pourrit, se transforme en présence monstrueuse.

15 En spectre.

16 Vivre ainsi, ce n'est pas vivre, Habib le hittiste le savait bien. Non, ce n'est plus vivre, mais qui donc était vivant parmi les cousins ? Car ils n'avaient jamais trouvé de place au soleil de Saint-Chamond. À défaut de partir vraiment, ils erraient dans une double absence entre le quartier et la ville qui pouvait rappeler celle de leurs pères entre les deux rives de la Méditerranée. Cette double absence que chantait jadis l'aède de l'immigration algérienne, Slimane Azem :

> « Ni ils sont restés, ni ils sont partis Quand ils sont là, ils veulent partir. Quand ils partent ils veulent revenir. »[1]

17 Habib avait quant à lui choisi de se retirer pour ne pas errer, mais il le savait bien : au fond, tous lui ressemblaient un peu. Tous restaient sur place où ils s'adaptaient au mépris des Saint-Chamonais de souche au lieu de prendre la poudre d'escampette. Tous se trouvaient une raison pour ménager les apparences, se justifier de leur incapacité à répondre à l'appel du monde. Comment y répondre à cet appel, lorsqu'on est d'emblée hors-jeu ? Plus on est pauvre, plus les contradictions sont démultipliées, plus les risques sont réels. Les chances d'être compris sont infinitésimales et on peut trouver l'abîme en se regardant de trop près. Les vieux du quartier, ils se contentaient de subir en serrant les dents, et c'est ce qui leur avait permis de tenir. Leurs héritiers faisaient de même sans le savoir, dans l'illusion de la toute-puissance de la jeunesse. Et tous autant qu'ils étaient les cousins, jeunes ou âgés, tous ou presque finissaient un jour par décrocher, se retirer à force de subir les coups du marteau pilon de l'existence. À un degré d'abandon et de misère, l'esprit lâche prise et le cœur n'y est plus. On devient salement vieux à son insu, et l'horloge d'une destinée peut s'arrêter longtemps avant

que la vie ne rende son dernier souffle. Rien ne compte plus vraiment. À quoi bon ? Trop d'efforts pour rien.

18 Ou si peu.

19 Habib le hittiste m'a raconté un jour son rêve familier. Il se trouve enfermé dans une bulle. Il perce des trous pour voir le monde. Un air vicié pénètre. Il en étouffe.

20 Parfois dès le départ le cours des choses tourne mal et s'impose sans qu'on ne puisse l'empêcher ; c'est la vie ou le *Mektoub* dit-on, et il n'y aurait rien d'autre à dire ni à faire. Pourtant, il est des gens qui font un pas de côté pour ne point accepter ce que tout un chacun accepte.

21 Des révoltés bien sûr, mais aussi des profils plus flous autrement plus nombreux.

22 Le hittiste était de ceux-là.

23 Et c'est ainsi qu'il faut le voir. L'image du simple hurluberlu coincé sur sa colline laisse alors place à une inquiétante étrangeté, comme si transparaissait à travers lui la face d'ombre de la société des bonnes gens, avec tous ses surnuméraires, les hommes et les femmes sans nom, sans feu ni lieu, combien de vies perdues dans les décombres des siècles ou de l'actualité ! Combien de déchets humains, de rebuts de la piétaille qui révèlent sans le vouloir la vacuité de nos fondations !

24 On pourrait y voir une faute, une intolérable injustice à réparer ou à plaindre, mais ces vies en retrait ou ces destins coincés à la case départ sonnent d'abord comme un discrédit. En deçà de la haine, la monstrueuse indifférence d'Habib le hittiste est pire qu'une gifle. Dans son regard perdu, il y avait un entêtement dans le refus de participer. Son immobilité consternée est celle de ces parias qui disent sans ne rien dire le non-sens sur lequel le sens de notre monde se bâtit. Comme une misère sans nom, sans désirs, sans mots. Loin de l'humanité reconnue.

25 Et s'ils font si peur, ces hommes pétrifiés, c'est qu'ils sont peut-être les survivants d'une nature première qui saisit l'intimité de la vie et de la mort. C'est le chaos qui se profile ainsi derrière le monde.

26 Le monde qui fuit à travers le rêve d'Habib le hittiste.

NOTES

1. Slimane Azem, *Rester ou s'en aller*.